

Académie de Béarn

Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau
www.academiedebearn.org

Bulletin de liaison n°46 : novembre 2021

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial de Marc Bélit

Voici que nous avons repris le cours normal de nos activités avec nos publications (vous avez reçu le mois dernier le journal du confinement n°3) et que nos bulletins sont l'occasion de rassembler des contributions au fil des jours et des circonstances qui nourriront notre future revue. Je remercie encore une fois ceux qui, fidèles à ce projet, prennent sur leur temps pour nous fournir leurs observations et réflexions, et je ne saurais trop encourager ceux qui restent encore en deçà de la ligne, comme spectateurs, lecteurs (on l'espère) et contributeurs un jour ou l'autre (on l'espère aussi).

La première « conversation académique » s'est tenue en octobre, devant une vingtaine de personnes, avec l'accueil de l'abbé Jean Casanave au sujet de « l'effacement des pratiques religieuses catholiques » liées à la mutation de la civilisation paysanne qu'il analyse dans un ouvrage au ton très personnel : « ces Incroyables croyants ». Le texte de cette conférence est désormais en ligne sur notre site. <https://www.academiedebearn.org/>

Ce mois d'octobre a été aussi l'occasion d'accompagner Jacques Magendie, notre confrère connu comme « l'Académicien aux 60000 livres », décédé à l'âge de 93 ans, à sa dernière demeure. Une quinzaine d'Académiciens étaient présents à la cérémonie funèbre à la cathédrale de Lescar.

D'autre part, maintenant que nous sommes dans nos murs, le bureau s'occupe activement de l'administration au long cours de l'Académie en réglant les questions d'intendance, les investissements nécessaires à l'achèvement de l'aménagement, au classement des archives et des livres. Je fais à nouveau au nom du bureau et dans l'intérêt de tous, un appel à vos contributions ; Chacun d'entre vous devrait pouvoir donner à l'Académie quelques livres qui ont un intérêt académique et qui l'enrichiront dès lors que celle-ci a entrepris de reconstituer sa bibliothèque. Pour ce faire, il suffit de les porter à la villa

Lawrance ou de faire savoir au Secrétaire de l'Académie : M. Étienne Lassailly où les faire prendre. Un registre de ces dons sera constitué et archivé.

J'attire aussi votre attention sur la prochaine conversation académique où M. Patrick Voisin sera reçu pour l'ouvrage qu'il a consacré aux mets et aux vins de France. L'ouvrage comporte deux parties, une histoire culturelle de la gastronomie suivie d'un dictionnaire. 1001 mots qui nous ménagent bien des surprises : saviez-vous, par exemple, que les Grecs et les Romains buvaient leurs vins coupés d'eau ? que nos ancêtres, jusqu'au XIXe siècle, les rafraîchissaient pour mieux les déguster ? Il vous entraînera d'escapades mythologiques, dans le monde de Bacchus, des plantes et des fruits, comme le laurier, la pomme, l'amande ou la châtaigne, en promenades historiques à travers les temps et les lieux. Il vous conduira dans les diverses cultures du monde antique, puis du Moyen Age à la Renaissance, à la découverte de nouveaux légumes et mes venus d'Italie, comme l'asperge, l'artichaut ou le macaron. Enfin, il vous accompagnera, du Grand Siècle à l'époque contemporaine, à travers les jardins de Versailles, où la poire et ses nombreuses variétés créées par La Quintinie règnent sans conteste, aux côtés de Louis XV, ce roi gourmet et cuisinier à ses heures, en compagnie des célébrités du royaume qui ont donné leur nom à des recettes fameuses comme Soubise ou Parmentier, dans les pas de vedettes telle Nellie Melba ou d'écrivains et artistes comme Rossini et Chateaubriand, jusque dans les cuisines de chefs aussi célèbres qu'Antonin Carême, le maître incontesté de la pièce montée. Vous participerez ainsi aux aventures du thé et du café, des grandes découvertes aux premiers salons et restaurants, et vous découvrirez, sans oublier la nouvelle cuisine de la gastronomie actuelle, les mets originaux de nos cousins et amis des régions de France, de Belgique, du Québec, d'Afrique et des Outre-Mer. Solidement documenté mais d'accès facile, ce livre vous invite, au menu ou à la carte, à savourer les mille et un mots des mets et des vins, aux tables de France et du monde francophone.

Vous voudrez bien noter aussi la grande conférence publique donnée par le Sénateur Max Brisson co-rapporteur au Sénat de « la loi sur la restitution des biens culturels appartenant aux collections publiques », au Parlement de Navarre le vendredi 17 décembre à 15 h, pour laquelle une inscription préalable sera demandée pour pouvoir y assister.

Enfin je vous prie de bien vouloir noter que l'assemblée générale ordinaire de notre Académie se tiendra le 24 novembre à 17h et sera suivie d'un cocktail dans les locaux du Cercle Anglais mis à notre disposition à cette occasion. Il importe de s'inscrire à l'avance auprès du secrétaire M.Lassailly. Les conjoints des membres sont bien entendu invités à ce cocktail qui sera donné vers 19 h.

NB : Je me permets de rappeler aux derniers retardataires que le règlement de leur cotisation 2021 ne devrait plus à cette date, faire l'objet d'un rappel, et que s'ils en ont le désir ou l'obligation, le passage au statut de membre honoraire leur laisse le loisir de rester académiciens sans être astreints à s'acquitter d'une contribution au montant statutaire.

- 1 L'éditorial du Président
- 4 Raymond Ritter : Louis Ducla,
Eric Gildard
- 10 La raison d'être des entreprises,
Philippe Arraou
- 13 Elisabeth Aragon,
Philippe Dazet-Brun
- 16 Académicien paysan.
Découverte. Alexis Arette
- 18 Restitutions culturelles,
Marc Bélit
- 21 Le Japon, un modèle ?
Thierry Moulonguet
- 22 Connaissez-vous Salamanque ?
Thierry Moulonguet
- 24 Empaquetage, Marc Bélit
- 27 Un bibliophile en sa tour de
Babel, Marc Bélit
- 29 Après le dernier tango,
Marie-Luce Casamayou
- 32 Georges Saint-Clair,
Jacques le Gall
- 35 Adieu la belle Marguerite,
Marcel AMont

ARCHIVES

Raymond Ritter : Louis Ducla Eric Gildard

Raymond Ritter et Louis Ducla : Deux hommes, brillants érudits, qui ont consacré leur vie à la « culture » du Béarn et de la région... L'un deux, Raymond Ritter, nous offre un texte vieux de plus de 100 ans dans lequel il fait l'éloge de Paul Lafond...

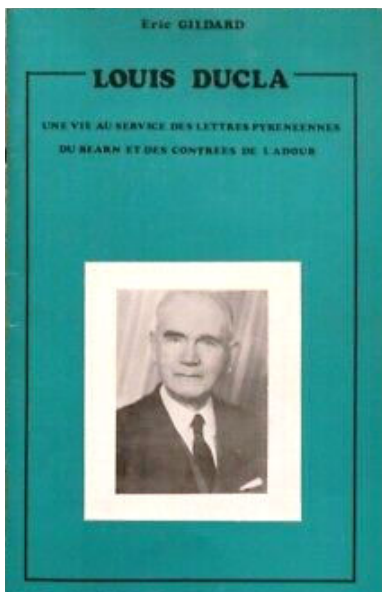
« J'ai eu ce privilège d'avoir rencontré en leur domicile palois, deux des plus grands anciens « animateurs » de la vie culturelle paloise : Raymond Ritter qui habitait non loin du parc des expositions avenue Gaston Fébus et Louis Ducla. Dont l'appartement se situait 7 avenue Henri Faisans. Ces deux grands érudits qui se complétèrent et s'opposèrent parfois joueront un rôle très important d'éveil et de promotion de la « culture » béarnaise. »



Raymond Ritter, mécène érudit et pyrénéiste

Raymond Ritter était avocat, natif de Gironde – 1894 -, il fut : Historien, amateur d'art, journaliste, photographe, pyrénéiste, collectionneur... il a écrit plusieurs ouvrages historiques et cofondé la revue « Pyrénées ». Mais son œuvre majeure restera à partir de 1947, la restauration avec son épouse Hélène Lapouble, du château de Morlanne construit par Gaston Fébus en 1373, château qu'il légua en 1971 au département des Pyrénées-Atlantiques. Nous avons eu l'occasion d'organiser dans la cour du château avec l'association « le Béarn par les gaves » des concerts de musique classique qui ont connu un franc succès... Signalons aussi la création de la Route des Preux et des chevaliers, un circuit historique qui n'a pas eu la suite et le soutien qu'il méritait. C'est dans son château de Morlanne qu'il meurt en 1974. Son épouse poursuivra le travail d'entretien, d'animation et de restauration du château qu'elle quittera à son tour en 2003.

C'est à l'été 1918 que Raymond Ritter écrira l'article ci-dessous consacré à Paul Lafond. Nous pensons que ce « document » vieux de plus de 100 ans, mérite quelques attentions tant sur le fond que sur la forme, car de nombreuses idées – qui ont cours encore aujourd'hui ? - y sont développées... Raymond Ritter fut vice-président de l'Académie de Béarn de 1935 à 1960, puis Président de 1960 à 1974.



Louis Ducla poète, né à Sedan le 23 avril 1893 arriva à Pau alors qu'il n'avait que quelques mois... délicat et sensible il anima jusqu'à son décès la vie littéraire de Pau avec l'Association régionaliste du Béarn, du Pays Basque et des contrées de l'Adour qu'il fonde en 1917 et qui se compose de deux sections : la section littéraire, « Académie des lettres pyrénéennes » (40 membres) et la section artistique, « Action artistique pyrénéenne » qui organise chaque année un salon de peintures et sculptures. En 1923, Louis Ducla fonda le **musée béarnais** qui fut installé au château de Pau jusqu'en décembre 1998 Son œuvre littéraire est considérable notamment par la découverte et la mise en évidence de nouveaux talents. Il s'entoura de tous les écrivains talentueux du Béarn. Il accueillera François Jammes, Jean Rameau et Raymond Ritter... ce dernier quittera l'association pour poursuivre ses recherches plus axées sur l'aspect Pyrénéen...

L'œuvre de Paul Lafond, par Raymond Ritter

C'est un cruel destin que celui du vieil artiste qui, ardent encore au travail, malgré l'âge, réjoui de la réalisation prochaine de ses rêves les plus chers, arrivé à cet instant où la journée trop dure va se terminer dans la sérénité d'un beau crépuscule, devine tout à coup la présence brusque de la mort. Il n'est pas d'exemple plus décevant à proposer à notre ambition, qu'une fin aussi misérable : abandonner la statue avant de parfaire son visage, lâcher le ciseau sans achever les derniers rinceaux d'une noble frise, quelle tristesse et quelle amertume ! Cette amertume, Paul Lafond l'a ressentie avec une intensité singulière et tragique. Si, déjà terrassé par la maladie, il a, d'une main affaiblie, ressaisi la plume, ce n'a pas été pour exprimer l'étendue de son mal physique mais bien, au contraire, afin de dire sa douleur de laisser son œuvre incomplète. J'ai vu, de lui, un court billet de quelques lignes, dont chaque mot, même le plus banal, rendait un son déchirant. L'écriture, lasse, brisée, avait comme des sursauts soudains d'énergie et puis s'affaissait à nouveau. « Je ne puis plus travailler. ... » Ce cri désolant, signe implacable d'une force en dissolution, a formulé la plainte suprême de Paul Lafond. Travailleur, certes il l'a été, passionnément et dans toute la beauté du terme. Sans trêve il s'est dévoué au culte de l'art avec une volonté inflexible qui commande le respect. Sans souci de sa santé ni de ses yeux fatigués, il composait de beaux livres, il se courbait sur la feuille de cuivre, et, dans un rythme régulier, ses travaux se succédaient comme, au cep vigoureux, se gonflent, chaque automne, des grappes aussi riches. L'œuvre si diverse, née d'un tel labeur, mériterait une étude approfondie, et je dois m'excuser d'être aujourd'hui le guide indolent qui ne montre que de loin une forêt trop vaste pour ses pas. Paul Lafond, qui a si bien lutté pour notre région, était Normand. Ayant quitté de bonne heure la province des campagnes avenantes et des architectures sans pareilles, il fut, très vite, conquis par la tendresse bleue des horizons béarnais. Les

grandes magiciennes qui s'allongent aux limites de nos contrées ont des âmes limpides, mais ne laissent pas que d'être un peu exclusives et jalouses. Lorsqu'elles se révèlent aux hommes de leur choix, elles entendent les garder pour toujours auprès d'elles. Leur charme est si subtil qu'il efface jusqu'au souvenir de rivales dangereuses. A l'ombre des Pyrénées, Henry Russell reniera le Thibet et l'Himalaya ; Ramond blasphèmera presque le Mont-Blanc et Paul Lafond oubliera sa ville natale, si gracieuse pourtant, sous sa couronne gothique. Mais nos montagnes ne sont pas des ingrates et elles savent récompenser leurs dévots. Au Normand « déraciné », elles firent comprendre le sens évident de leurs paysages d'une si haute spiritualité. Elles lui livrèrent toutes les aimables surprises de leurs vallées, de leurs routes et de leurs villages. Puis, au flanc du Béarn, comme une fleur étrange et colorée, le Pays Basque s'offrit à Paul Lafond. Enfin, quelque soir de vent du sud, les cimes enfiévrées l'appelèrent, et le compatriote de Corneille gagna le pays du Cid. L'Espagne ! De quel amour fougueux et intelligent, Paul Lafond sut l'aimer ! Derrière les monts, il vit autre chose que des jardins d'orangers, d'autres gens que des bandits à escopettes, et il préféra d'autres voix à celles des chanteurs de sérénades. Épris d'art sincère et original, il discerna la beauté véritable de l'Espagne et voulut la faire connaître à la France. Tour à tour, en des livres très documentés, écrits dans un style facile, clair, rapide, il s'appliqua à exalter les trésors de la péninsule. Avec un enthousiasme communicatif et une rare chaleur de ton, il commenta le Murillo (si souple), des « Madones » et du « Pouilleux » ; il analysa les toiles les plus saisissantes de Ribera et définit le génie superbe de Zurbaran. - Au « Prado », il admira Velazquez et, en quelques pages éloquents il préfaça une suite de reproductions, véritable monument élevé à la gloire du peintre incomparable des « Lances ». A Tolède, la cité aux murailles d'or, enchâssée dans l'ombre violette du ravin où coule le Tage, il rencontra le Grec mystérieux qui le ravit. A ce Greco extraordinaire, artiste d'un si prodigieux tempérament, il consacra plusieurs articles et deux études très fouillées dont la seconde fut réunie, dans un beau volume, au poème ardent de Maurice Barrès : Greco, ou le Secret de Tolède. A Séville, il s'arrêta longuement devant les allégories terrifiantes de l'hôpital de la Caridad, et les décrivit dans Juan de Valdés Leal. Paul Lafond fut également le biographe attentif et le critique clairvoyant de Goya. Après avoir parcouru les cathédrales somptueuses de Valladolid et de Salamanque, de Burgos et de Grenade, il fit paraître un ouvrage important et détaillé sur La sculpture espagnole. Dans ces églises, si soigneusement parées, il y a aussi les grilles de fer forgé et les chaires de bronze où de merveilleux artisans ciselèrent, d'abord, les fenestragés flamboyants et les choux frisés, et, plus tard, les enroulements savants de feuillages stylisés. Aux portes des palais brillent des marteaux et des serrures magnifiques... Tout cela, Paul Lafond le dit à merveille dans *La ferronnerie espagnole*. Il devait étudier ensuite l'Art lusitanien, mais la guerre l'empêcha de mener à bien ce projet. Je n'aurai garde d'omettre une bien curieuse brochure : *Quelques portraits de familiers de sainte Thérèse*. L'une des toiles qui firent l'objet de cet opuscule ornait l'atelier de la rue Devéria : le visiteur, attiré dès l'entrée par cette œuvre puissante, devinait sans peine les goûts du maître de céans en voyant là, se pencher sur un moine fervent, la sainte d'Avila. En glorifiant ainsi l'Espagne et en montrant la route aux Français d'hier, trop égarés dans des brumes plus ou moins septentrionales, Paul Lafond a rendu un réel service à la

France, car, par son action personnelle, il a été un des bons ouvriers d'une amitié nécessaire, à laquelle les deux sœurs latines ne peuvent que gagner et que demain, en dépit des fâcheux malentendus du passé, il nous faudra affermir et accroître.

S'il est vrai que la Voie Lactée conduit à Saint-Jacques-de-Compostelle, il est non moins certain que l'Espagne du « siglo de oro » mène tout droit aux Pays-Bas. Aussi, ne nous étonnons point si, un jour, Paul Lafond prend le chemin des Flandres. Là il subit le charme naïf et fort de ce *Rogier van der Weyden*, le grand primitif à l'art si simple, si probe et si réfléchi, qui peignit, au siècle de Charles-le-Téméraire, de pieuses crucifixions et des portraits précis et calmes. Là encore, Paul Lafond renoua connaissance avec un peintre fort bizarre dont il avait déjà vu des compositions effrayantes à l'Escurial : je veux parler de ce *Hieronymus Bosch* qui figure assez bien, dans l'histoire de la peinture, une sorte de Wells du pinceau, retouché par un Edgard Poc et corrigé, heureusement, par quelque Rabelais. Dans un très bel in-folio, Paul Lafond dit tout ce qu'il faut savoir et retenir de Bosch, et débrouilla, avec habileté, quelques-uns de ces cauchemars fantastiques : « Délices de la Terre », « Enfers » et « Tentations de saint Antoine ».

En quittant ces diableries, on retrouvera, avec joie, la douce France. A l'art de notre Patrie, Paul Lafond a consacré de multiples pages. Je ne puis signaler, ici, un nombre énorme de plaquettes et d'articles épars dans plusieurs Revues. Je cite, au hasard : *François et Jacob Bunel, peintres d'Henri IV ; Alexis Loir ; Le Musée de Rouen ; et, surtout L'Art décoratif sous la République et l'Empire*. Dans cet intéressant ouvrage, Paul Lafond commenta, de façon excellente, le mobilier du début du XIX^e siècle, et, en de belles eaux fortes, reproduisit les meubles rigides de Compiègne et de la Malmaison, et ce fameux trône « au dossier rond comme un tambour », marqué d'un N, et qui, dans une salle de Fontainebleau, sous un dais de velours semé d'abeilles, semble encore attendre le Corse aux cheveux plats. Par une gravure très remarquable, M. Lafond a vulgarisé le merveilleux Corot du musée de Bordeaux : Le Bain de Diane. Son burin a massé, avec une grande sûreté et beaucoup de souplesse, les masses vaporeuses du feuillage et a simulé, avec maîtrise, le frisson de l'eau où se plongent la belle déesse et ses compagnes.

Il y a quelques semaines, a paru *Degas*, le dernier livre et peut-être le plus beau, de Paul Lafond. Ami intime de l'illustre peintre, le Conservateur du Musée de Pau a écrit, sur la vie et sur l'œuvre de Degas, une étude magistrale, généreuse, égayée d'anecdotes piquantes, pleine de détails inédits. Cet ouvrage, édité avec un goût parfait, semble définitif. Il devait être suivi d'un deuxième volume auquel M. Lafond travaillait lorsque la mort a arrêté un si utile labeur. En même temps se préparait un livre très attachant sur *Le Taureau dans l'art*.

Mais il n'y a pas de beau au monde que les beaux tableaux, les beaux meubles et les belles statues. Si trop souvent, il apparaît que les Muses sont des dames orgueilleuses, peu soucieuses de se fréquenter, cela a été faux pour Paul Lafond. Je n'en veux pour preuve que son *Aube Romantique ; Jules de Rességuier et ses amis*, qui va nous ramener au terroir. C'est ici, également, que je dois placer cette aimable plaquette, *Alfred de Vigny en Béarn*, où est si bien évoqué le séjour du poète d'Elva, à Orthez, Oloron et Pau. Voilà qui démontre amplement, n'est-ce pas, le culte de Paul Lafond pour les lettres.

Son œuvre plus spécialement régionale est immense, et je regrette de ne pouvoir que l'effleurer. Archéologue, il a décrit l'humble chapelle de la *Commanderie de Saint-Jean de Caubin* et sa curieuse pierre tombale ; il s'est arrêté à l'*église de Sévignac* et auprès des sarcophages antiques d'Aire, de Luc et de Bielle. *Les faiences de Samadet, les tapisseries du château de Pau, Francheville*, l'auteur de la célèbre statue d'Henri IV, trésor du -vieux logis des rois de Navarre, permirent à M. Lafond de montrer sa science des choses d'autrefois. Il décrivit encore l'*Abbaye de Saint-Savin*, la sévère église aux murs roux, qui domine la vallée d'Argelès, et, plus bas, *Saint-André de Soulom* et son vieux clocher à mâchicoulis, sur lequel s'étend l'ombre du Viscos. Plus loin, et toujours dans ce Lavedan, si plaisant, voici Barèges, au pied du Néouvielle. De là, Paul Lafond put visiter à l'aise *les vieilles églises de la vallée du Bastan*. Graveur, il a trouvé matière à de vigoureuses eaux fortes à Oloron, la ville épiscopale, à Ortbez tassé entre son vieux pont et son rude donjon, au château de Pau actuel, tel que l'ont massacré ses restaurateurs. Eaux fortes encore, ses *Paysanneries béarnaises*, accompagnées d'admirables pages de M. de Bordeu.

Historien, critique d'art, voyageur, Paul Lafond a publié le *Tribut de Baretous, Devéria*; ensuite, le *Pays Basque* qui devait être complété, après la guerre, par le *Béarn et Lourdes*. Ainsi eût été achevé un large tryptique, inspiré par nos Pyrénées occidentales, du Marboré au jaizquibel. A notre Revue (NDLR Revue Régionaliste), il allait donner un article sur *Pascal Borie*, médecin béarnais du XVIIIe siècle. C'est aussi sous les auspices de notre Association, qu'il s'apprêtait à faire une conférence sur le *Pays Basque*. Quant à l'œuvre des « *tapis béarnais* » qu'il avait encouragée et dirigée avec tant d'ardeur, je n'ai qu'à la mentionner brièvement. Tout le monde, en effet, a pu apprécier la savoureuse originalité de ces tapis d'une si riche note d'art et d'un effet si décoratif.

Conservateur du Musée de Pau durant de longues années, Paul Lafond a accru les collections municipales de toiles nombreuses et importantes. Ses acquisitions portèrent surtout sur des œuvres modernes, ultra-modernes même, quelquefois. Paul Lafond ne s'effarouchait pas des audaces, pourvu qu'elles fussent au service d'une inspiration loyale et caractéristique. A divers titres, la peinture contemporaine est donc amplement représentée à Pau. Enfin, au deuxième étage du Musée, dans une pièce exigüe d'aspect modeste, s'amassaient peu à peu des estampes, des tableaux, un très curieux plan en relief du château et de la ville de Pau vers 1830. Cela était l'embryon du « Musée régional » que Paul Lafond voulait créer. Il y pensait sans cesse et, il y a quelques mois, m'en avait entretenu avec une vibrante conviction. Il estimait avec raison qu'il n'était que temps de suivre, en Béarn, l'exemple de Mistral et de son superbe « Museon arlaten », et que Pau avait autant de titres que Nancy, Strasbourg et Kerjean, à posséder un sanctuaire provincial. C'est dans le vieux Parlement de Navarre, édifice croulant et lépreux ; sans beauté, mais vénérable témoin d'une glorieuse histoire, qu'il désirait recueillir les lithographies romantiques, les dessins, les monnaies, les rouges capulets et les châles ossalois aux teintes admirables ; les bahuts trapus où, sculpté en plein bois, brûle un cœur traversé de flèches, cantonné de fleurs de lys enlacées de marguerites ; les poteries, les faiences bigarrées, les « toupies », les rouets et les quenouilles ; en un mot. toutes les précieuses reliques de la petite patrie. Certes, le lieu était bien choisi : blotti au

pied du donjon de Fébus, bâti sur l'emplacement de ce qui fut, pendant des siècles, le cimetière de Pau, le Parlement, qui recouvre tant de passé, regarde la splendeur éternelle des pics béarnais. Ce sera un beau jour - souhaitons-le prochain - que celui où l'on inaugurerait ce Musée régional. On rappellerait alors que sa conception première revient à Paul Lafond : ce ne sera que justice.

Aussi bien, ne convient-il pas de se répandre en regrets, hélas ! trop vains sur les espoirs brisés. Lorsque le laboureur tombe auprès de sa charrue, il faut relever le soc et reprendre un sillon qu'il n'est pas défendu d'élargir ou de modifier, mais, hors duquel le grain ne doit être semé, sous peine de ne produire qu'un épi stérile. Continuer le labeur interrompu est le plus digne hommage qui puisse se rendre aux morts. Le travail est la plus haute manifestation de la vie, et ce n'est que par lui qu'il est permis à notre action de se prolonger au-delà des limites de notre existence. Attisons le flambeau que l'on nous abandonne, afin de le léguer brûlant encore à ceux qui nous succéderont. Continuer... là est le devoir et la vérité. Ainsi le comprirent ces anciens dont la dure sagesse châtiait, avec tant de rigueur, la vestale coupable d'avoir laissé s'éteindre le feu sacré.

Raymond Ritter.

** Paul Lafond né à Rouen dans une famille de marchands de vin originaire du Beaujolais le 1er juillet 1847 et mort à Pau le 21 septembre 1918 est un dessinateur, collectionneur, historien de l'art, aquafortiste et dessinateur lithographe français, ainsi que conservateur du musée des Beaux-Arts de Pau.*

Spécialisé dans l'eau-forte, Paul Lafond collabore à une centaine d'ouvrages illustrés de gravures. Il a publié de nombreux ouvrages sur la peinture espagnole, la faisant découvrir au public français. Il fut conseiller municipal de Pau de 1900 à 1918.



Le château de Morlanne a rouvert ses salles au public après de lourds travaux de réhabilitation.

La raison d'être des entreprises

Philippe Arraou

Nous savons bien que le sujet de la raison d'être a inspiré nombre d'études et de théories chez les philosophes, les plus célèbres ayant été Kierkegaard et Nietzsche, puis Sartre avec son travail sur l'existentialisme. De quoi s'agit-il ? Ni plus ni moins que de donner du sens à son existence avec des questionnements du genre : qui suis-je ? où vais-je ? Ce débat philosophique a débordé de son périmètre initialement cantonné à l'être humain, pour en venir aujourd'hui à l'entreprise, ce qui ne manque pas d'interroger, tant la question est surprenante. Pourquoi une entreprise devrait-elle avoir une raison d'être ? Comment le pourrait-elle ? Après tout, sa fonction est de réaliser des profits, et rien d'autre. C'est tout l'enseignement de l'économiste américain le plus influent du XX^e siècle, Milton Friedman, qui a imprégné la culture de tout chef d'entreprise jusque-là. Cette loi du profit n'est pas à jeter aux orties, car une entreprise qui ne gagne pas d'argent ne peut pas survivre bien longtemps. Mais cela ne peut plus être son unique objet. Sous la pression de la société, et de l'opinion publique, elle se doit aujourd'hui de se responsabiliser par rapport à ses parties prenantes, et par rapport à la société en général. C'est pourquoi l'on dit qu'il faut lui donner une raison d'être, c'est-à-dire donner du sens à son action, au-delà de la recherche du profit.

A une époque où notre société est marquée par une mode de disruption pour aller de l'avant en balayant le passé, et par la complexité qui s'est invitée dans tous ses rouages, les entreprises n'échappent pas à une remise en cause de leurs certitudes et même à un questionnement qui va de leur existence jusqu'à leur propriété. Il est indéniable qu'une entreprise appartient à ses propriétaires. Il n'empêche qu'elle n'est pas une île isolée du reste du monde. Elle n'existe que par rapport à son environnement. Elle fait partie d'un écosystème, d'un biotope dirait-on en biologie, c'est-à-dire qu'elle est un élément vivant au sein d'un ensemble, en interaction avec d'autres éléments, qui s'alimentent mutuellement par des échanges entre eux. Elle est donc dépendante de ses relations avec ses salariés, ses clients, ses fournisseurs, ses partenaires financiers, etc. Cette dépendance se traduit par une obligation de répondre à l'attente de tous ces acteurs, attente qui est changeante et évolutive. C'est la fameuse règle darwinienne qui veut qu'on ne survive qu'en s'adaptant à son environnement. Or quelle demande est adressée aujourd'hui aux entreprises par la collectivité ? Qu'elles prennent toute leur part à l'effort collectif pour lutter contre le changement climatique, pour respecter l'environnement, pour adopter des règles sociales vertueuses et d'autres sujets encore.

Une fois la cause entendue, vient le temps de l'action, ce qui génère beaucoup d'interrogations car l'exercice est nouveau, ce qui ne permet pas l'utilisation de maquettes toutes faites ou de méthodes éprouvées. D'autre part, la singularité de

chaque entreprise ne peut se satisfaire d'une imitation et impose une approche personnelle. Son histoire, ses motivations, ses engagements, sa stratégie, ses projets, ses objectifs lui sont propres et constituent sa raison d'être, son ADN. Elle dépend surtout des femmes et des hommes qui la composent et qui forgent son identité car on ne dira jamais assez qu'une entreprise est avant tout une entité humaine, une aventure humaine. C'est pourquoi entreprendre une réflexion sur la raison d'être doit se faire avec l'ensemble du personnel dans une démarche collective. Il est essentiel que chacun se retrouve dans les mots qui seront choisis car ensuite il faudra vivre avec eux et les faire vivre. Ce sont les collaborateurs de l'entreprise qui véhiculeront le message de la raison d'être et s'identifieront à lui.

La mise en œuvre passe par un premier travail sur les valeurs de l'entreprise, que l'on appellera ses fondamentaux. Ils servent de référence, notamment dans les moments difficiles. Il est essentiel de savoir d'où l'on vient avant de choisir où l'on va et comment on y va. Ensuite, on se positionne sur son marché, en cherchant à se démarquer de la concurrence, pour occuper son propre espace. Et enfin on se donne des objectifs. Chacune de ses étapes se doit d'intégrer une dimension humaine, que ce soit en interne pour la communauté des personnes qui travaillent au sein de l'entreprise, ou vis-à-vis de l'extérieur, pour les parties prenantes comme les clients ou les fournisseurs, ou plus généralement pour l'ensemble de la société. En effet, l'attention de l'entreprise à son environnement naturel et humain conduit à son inclusion dans la société.

La raison d'être s'exprime en quelques mots avec une formule. L'exercice est délicat car il faut être extrêmement concis et précis, et il est toujours très difficile de tout dire en peu de mots. Il faudra du temps pour d'abord mettre sur la table toutes les idées, puis les sélectionner et ne conserver que l'essentiel. Quelques exemples pris au hasard permettent de mieux comprendre :

- Apporter la santé par l'alimentation au plus grand nombre (alimentaire)
- Garantir un avenir serein et contribuer à la qualité de vie pour tous (assurances)
- Apporter à chacun la liberté de se déplacer facilement en préservant la planète (transport)

La formule ayant été choisie, il s'agit de la faire vivre et de la mettre en avant pour la faire connaître, ce qui va indubitablement participer à l'image de l'entreprise. Mais attention, cela n'est pas qu'un exercice de communication. Les mots posés et diffusés sont un véritable engagement, gravé dans le marbre. A tel point que l'étape ultime sera d'intégrer la raison d'être dans les statuts de la société, au sein de l'article sur son objet social, ce qui l'engage aux yeux de tous. C'est pourquoi il est recommandé de lui donner une portée d'intérêt général, pour montrer la contribution de l'entreprise à l'action sociétale. Tout cela peut sembler fantaisiste ou secondaire, surtout par rapport aux intérêts majeurs des entreprises et à leurs nombreux défis. La démarche est cependant vertueuse car ses effets se font

immédiatement ressentir sur l'image, et par conséquent sur les résultats. Ce n'est pas un hasard si toutes les entreprises performantes du moment ont travaillé sur leurs valeurs et sur leur raison d'être, en ayant adopté une formule. Voilà pourquoi ce sujet est très en vogue pour ne pas dire « tendance » au lendemain de la pandémie liée au Covid. Il est devenu impératif de donner du sens à l'action entrepreneuriale pour renforcer son rôle et son inclusion dans la société.

NB : Philippe Arraou vient de publier un ouvrage sur ce sujet dont nous rendrons compte plus tard.

Elisabeth Aragon Philippe Dazet-Brun

Le hasard des rencontres me valut, il y a dix ans, de connaître la poésie d'Élisabeth Aragon. Une relation d'alors me mit entre les mains un numéro d'*Encres vives* par lequel son Italie se dévoilait, en éclats, sur une quinzaine de pages. J'eus alors la certitude, comme Michel Cossem qui l'éditait, que nous étions bien là en poésie. Avec cette livraison d'*Encres vives* d'avril 2003, Élisabeth Aragon n'était pas à ses débuts. Son premier recueil date de 1987 ; *La Découverte* en était le titre. Trente ans plus tard, *Horizon andalou* est le dernier qu'elle ait publié. En vers libres ou en prose poétique, son art – ciselé et vif – drape souvent l'essentiel dans une langue séductrice, mais qui ne se dévoile pas toujours d'emblée, attendant – comme avec patience – qu'on s'y abandonne.

Il lui est arrivé que la peinture, la sculpture viennent féconder sa poésie. La représentation du plasticien, souvent abstraite, était soudain animé par son esprit qui est un regard. Dans l'agencement de la matière, Élisabeth Aragon insuffle une vie qui n'appartient qu'à elle ; l'art d'autrui prend alors ses couleurs.

Quelles sont justement ces couleurs ?

Elles sont d'abord directement liées à une altérité amoureuse dans laquelle elle semble toujours craindre d'y perdre une part d'elle-même. Car l'autre, s'il est celui qui lui ouvre les voies de la découverte dans le tremblement des aveux et dans l'audace d'un moment qui engage à la fois l'inconnu et l'absolu, s'il est celui de l'accordance si voluptueuse, jusque dans les délices charnelles, il est aussi celui par qui viennent le doute et la peur : Élisabeth Aragon craint toujours la fin des temps heureux. La communion des cœurs, les plaisirs de l'étreinte, le bonheur qui n'est qu'un instant, sont vite, chez elle, enténébrés par un crépuscule. Il point déjà dans les silences qui disent tout ce que la vie ne sait dire, puis dans l'absence qui se confond avec un anéantissement de soi ; l'autre est bien celui par qui elle est. Et puis, il y a la perte attachée au poteau de ses supplices. Ici, rien qui ne soit pas entouré de pudeur délicate, comme on sonde doucement les nappes profondes de l'être, là où reposent les douleurs les plus vives. Même si les souvenirs soulèvent les orages du désir, même si la mémoire en reste comme hantée, elle sait aussi que les blessures des amours mortes guérissent.

Au vrai, le passage à la paix est d'une autre démarche ; elle semble inscrite dans une autre harmonie, celle qui toujours lie notre poétesse aux espaces et lui apporte *L'Écho venant du monde*. Sa poésie est celle de l'intimité qu'elle tisse entre deux natures : celle des lieux et la sienne. S'établit entre elles le dialogue nécessaire comme si les premiers lui offraient les promesses dont les amours sont souvent incapables. Ils épurent l'amertume des « désalliances », ils la réconcilient avec elle-même et lui donnent de surcroît la force du pardon dans une sorte d'accomplissement. C'est ce que l'on ressent en bien de ses poèmes – aux accents rilkiens – et en particulier dans son dernier recueil. En fait, elle habite l'ailleurs pour entrer en ses pays intérieurs. C'est son *Échappée belle*. Ainsi, pour moi, sa poésie est-

elle une invitation à entrer autrement en nous-mêmes, à y être pleinement, comme détaché du reste, suivant des détours connus de l'âme seule. Rien ici ne définit mieux sa poésie que ce vers d'elle :

« Je suis au-devant du monde, à l'essentiel de l'âme. »

Et puis, et enfin, pour n'être plus totalement sur ces terrains familiers et sans cependant vraiment s'en éloigner, ce texte – sublime – du martyr du poète des confins et d'Espagne, livré à la haine qui n'avait rien d'aveugle et qui, là où elle ne voulait qu'attester l'infâmie, a fini, malgré elle, par sceller une gloire que les mots avaient déjà forgée.

Dans ses *Autobiographies*, Pierre Emmanuel, dont la virtuosité et la profondeur poétiques ont su gagner mon admiration, met le poète en garde : « Le poète, écrit-il, séduit par ses images, risque de préférer la "liturgie intérieure" au réel. » Ce risque-là, Elisabeth Aragon ne le court pas. Son temps, consacré à la poésie, est partagé avec celui qu'elle donne aux plus petits d'entre nous, à ceux que le destin a malmenés, ceux dont il faudrait peu pour que la vie les brise. Sans doute lui apportent-ils une part de cette richesse qui fait d'elle une grande poétesse.

« Drap tendu du plafond
Les plumes du soleil
Eternuent dans les rêves
La crinière de l'aube
S'enroule sur nos mains

L'ailleurs de notre temps
Acquise la faucille
La courbe de l'argent
Ombrelle sur la nuque
Le semblant de la mort

Je ramasse l'écho de notre enfance
Les carnets endeuillés de mouches vertes
Le jour passe à gué
Aux souvenirs déteints
La bruine sur les lèvres

Et je rejoins
Le corps plissé
De cette mer en bas
Qui allaite mon ombre »

« Les vallons se fissent
Des étendards de bure
Le tressé de la corde
Écharde les mains noires
Averse de l'or vert
Gouttelettes ombrées
Pour le pressoir commun
Chaque saison soulève
Le musc de l'olivier. »

Dans *Lieu-dit du grand silence*

Académicien paysan. Découverte. Alexis Arette

C'était au temps de ma folle jeunesse en 1951, alors que je menais mes camarades vietnamiens, dans la haute région du Tonkin, à la poursuite de l'ennemi. Nous progressions dans une zone relativement dégagée à la végétation assez clairsemée, j'aperçus au loin un grand châtaigner, où je jugeais que nous pouvions nous abriter du grand soleil, pour y casser la croûte. Mais quelle ne fut pas ma surprise, quand nous fûmes à son ombrage, de découvrir que ce châtaigner, dont les feuilles lancéolées montraient bien l'espèce, avait jeté à terre un tapis de fruits, et que ces fruits étaient des glands, ce qui est ordinairement la production des chênes. Mais je fus encore plus étonné, quand mes hommes allumèrent un feu pour les griller, car en Béarn, je n'avais jamais vu que de des glands affreusement amers, uniquement consommables, par le bétail, les cochons et les palombes. Or ces glands Tonkinois étaient doux comme des châtaignes, et nous en fîmes un festin !

Ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard que je devais découvrir sur Internet, que les chênes « doux, les « *Quercus Gilva* », existaient aussi en Europe, et particulièrement en Espagne ; et pourtant frontalier je n'en avais jamais entendu parler !

Je sus alors, que cet arbre découvert par hasard, était assez commun en Asie, qu'il avait de nombreuses variétés et que les japonais en appréciaient particulièrement le fruit !

Je sus qu'en Europe, au temps des grandes disettes européennes, nos ancêtres avaient réussi, à traiter les glands pour les rendre « mangeables ». On les laissait « faire » dans le sol, et on les faisait bouillir et rebouillir, pour en chasser le « tanin » et atténuer leur amertume. Mais ce ne fut jamais un aliment apprécié !

J'ai beaucoup pensé à cela, en relation avec le problème de la faim dans le monde qui se pose toujours avec acuité. Comment n'a-t-on point pensé à complanter nos bois de chênes doux, car très certainement, les sciences botaniques auraient réussi à en améliorer les espèces, comme on a vu, en quelques décades, le maïs hybride s'acclimater et gagner de nouveaux espaces vers le Nord. Il paraît que les indiens de Californie avaient fait jadis des glands doux leur alimentation de base. Et l'on peut trouver d'ailleurs sur internet diverses façons d'en préparer des purées, et même des tartes avec quelques adjuvants.

Il n'y a semble-t-il en langue française qu'un ouvrage de François Couplan (« Guide des plantes sauvages comestibles et toxiques » Edit : Delachaux et Niestle), Qui fasse l'inventaire des diverses espèces de Chênes, dont celles qui produisent les glands doux directement consommables. L'association de « permaculture » que l'on peut aussi consulter sur « Internet », peut satisfaire les esprits « d'avant-garde » qui voudraient réaliser une plantation de chênes doux. Mais il faut avoir au moins 20 ans devant soi, pour en voir les résultats. Il semble que l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), qui s'est pourtant intéressé à la production des chênes truffiers,

n'ait pas retenu l'acclimatation du chêne doux dans nos régions. Il me semble pourtant qu'un tel programme devrait être retenu dans le même cadre innovant, de ce qui, à une certaine époque permit d'éviter quantité de famines, grâce à la diffusion de la pomme de terre ! Moins importante, mais tout autant significative apparaît l'extension de la tomate, alors qu'il y a 80 ans elle était, un rien suspecte. Nous n'avons certainement pas fini de découvrir de nouvelles plantes miracle susceptibles de nous aider à passer un cap difficile. Mais que penser d'une société qui ne fait pas l'inventaire de ce qui la rendrait moins dépendante des importations, sinon que son manque d'imagination est le signe terrible de sa sénescence !

En son temps, Henry IV imposa par sa volonté la culture du murier qui devait permettre de développer l'industrie de la soie ! Mais hélas, aujourd'hui, les décideurs d'envergure nous manquent, et comme le disait le Commandant Loustaunau-Lacau, « n'est pas Henri IV qui veut ! »

Restitutions culturelles

Marc Bélit

Comme il en a pris l'habitude et comme il aime le faire, notre Président s'était taillé un beau succès d'estime international auprès des peuples ayant subi la présence occidentale (ici Française en l'occurrence) lors de cette période et celle des indépendances qui a suivi, en décidant sans préalable, depuis Ouagadougou en 2017, « la restitution du patrimoine Africain à l'Afrique ». En l'occurrence les objets d'art qui peuplent certains musées de France comme celui du Quai Branly (cher à Jacques Chirac qui le fit édifier avec la devise suivante : « Là où dialoguent les cultures »). Les Présidents se suivent mais ne se ressemblent pas, ce qui est l'évidence. Mais l'actuel est allé plus loin, confiant immédiatement une mission, non à des fonctionnaires de sa haute administration du patrimoine dont il devait se douter qu'ils seraient assez circonspects à la perspective de voir se vider leurs musées, mais à deux universitaires, l'un professeur d'économie à St Louis du Sénégal, l'autre à une professeure d'histoire de l'art de l'université technique de Berlin spécialiste de la question des restitutions des pillages de Napoléon en Europe. Le résultat a été conforme aux attentes et le rapport a été remis et publié la même année avec les conclusions qu'on imagine. (rapport Sarr/Savoy).

Soit une restitution immédiate en trois points : D'abord la remise aux États africains des inventaires d'œuvres détenues dans les musées français, ensuite la restitution solennelle de pièces hautement symboliques (c'est le cas de celles du Bénin provenant du sac d'Abomey en 1892, 26 statues détenues au musée du Quai Branly qui seront remises à ce pays le 9 novembre 2021), enfin élaboration d'une méthodologie de restitution qui portera dans un premier temps sur 90 000 œuvres en collaboration entre institutions française et africaines adaptées (selon qu'il y a ou pas de musées aptes à les recevoir). Le tout avec la recommandation que soient adoptées au plus vite les mesures législatives et les règles pour rendre ces restitutions irrévocables. Voilà les conclusions de ce rapport dans lequel figurent aussi la liste des principales œuvres réclamées, dont celles provenant de la Mission Griaule pour le musée de l'Homme (1931-1933). Autant dire qu'on a eu le rapport qu'on avait commandé.

L'ennui, c'est qu'il y a un certain nombre d'obstacles juridiques à l'adoption d'un tel mécanisme que n'a pas manqué de soulever le Sénat. Et d'abord celle-ci : « l'inaliénabilité des collections publiques » qui découle d'un décret de 1566, l'édit de Moulins signé par Charles IX qui rend inaliénables l'ensemble des biens et droits acquis par la couronne (à l'époque), dispositions reprises en 1789 par l'Assemblée constituante pour les biens du clergé acquis par la Nation qui décréta que « Les

biens des personnes publiques, qui relèvent du domaine public, sont inaliénables et imprescriptibles » toutes dispositions validées depuis.

Or ce qu'une loi a fait, une autre peut le défaire certes, et pour les restitutions en cours, il a fallu en passer par la loi tout en réaffirmant le principe d'inaliénabilité, exercice qui demande de l'agilité juridique dans lequel on n'entrera pas.

On relèvera simplement que durant toute cette période, le gouvernement pressé d'afficher une volonté et de réaliser un acte solennel qui rompe avec le passé colonial de la France, n'a pas pris le temps d'élaborer un cadre de référence qui fixe les critères et principes de son action. Autant dire que cette situation met en émoi les musées de France et irrite les juristes, mais il faut aller cependant à la cérémonie du 9 novembre qui symboliquement fera date puisqu'elle a été annoncée. Or le Sénat vient opportunément de rappeler que la France, État de droit s'il en est, n'a pas comme tempo un calendrier électoral ou une échéance annoncée et qu'il importe de fixer d'abord un cadre de référence à la chose. C'est pourquoi dans un premier temps il proposa la création d'un « conseil national de réflexion sur la circulation et le retour des biens culturels extra européens » qui a été refusé et dans la foulée déposé un projet de loi qui permette de résister à ce qu'il qualifie de « fait du prince » en continuant à garantir et à préserver « le principe sacré de l'inaliénabilité des collections qui sont des biens de la nation. » On ne saurait mieux faire, ni mieux dire, mais la suite n'est pas écrite.

PS : ce sujet sera traité par le sénateur Max Brisson (co-rapporteur de la loi préparée par le Sénat dans une conférence au Parlement de Navarre le 17 décembre, à l'invitation de l'Académie de Béarn).

CHRONIQUES

Le Japon, un modèle ? Thierry Moulonguet

Un nouveau Premier Ministre a été désigné le 4 Octobre au Japon : Kishida san qui succède à Suga san qui aura fait un passage très court dans cette fonction (un an). Il n'y a pas de grand changement à l'horizon : Kishida san est issu de la tendance centrale du LDP, le parti de gouvernement au Japon sans interruption depuis 1945 . Ses priorités seront la sortie de la crise sanitaire qui perturbe encore sérieusement le fonctionnement du pays, la gestion de la relation avec la Chine , qui a été, est et sera le grand sujet du Japon, la participation du Japon à la lutte contre le réchauffement climatique dans le contexte de l'après Fukushima . . C'est à ce moment qu'Eric Zemmour propose comme modèle à la France le Japon pour traiter les problèmes liés à l'immigration . On sait que l'une des constantes du Japon est d'avoir toujours été fermé à l'immigration . Il semble qu'Eric Zemmour en établissant ce parallèle a tout simplement oublié les leçons de la géographie, de l'histoire et des racines culturelles du Japon et de la France . Il lui a peut être échappé que le Japon était une île et que l'absence de frontières terrestres, contrairement à l'Europe, contribue naturellement à un contrôle plus efficace des entrées sur le territoire . Du point de vue de l'histoire, autant la France d'aujourd'hui s'est construite avec plusieurs vagues d'immigration, autant ce facteur n'a jamais joué au Japon dont la population est restée au fil du temps très homogène ; ce qui se traduit par un rapide vieillissement de la population et la diminution tendancielle de celle-ci . Enfin, si la culture japonaise a su intégrer les apports extérieurs, comme le bouddhisme, elle l'a fait en les adaptant en cohérence avec sa propre singularité qui lie tout un pays et constitue l'espace de reconnaissance entre japonais, consolidant dans le temps un très fort sentiment d'unité . Il est assez clair, pour ne pas dire évident, que la France est très loin de ces fondamentaux et qu'à cet égard la proposition d'Eric Zemmour sur l'immigration sonne creux !

Pour autant, de nombreux domaines de la vie japonaise pourraient utilement nous inspirer : la frugalité naturelle des japonais qui s'associe particulièrement bien avec les enjeux du développement durable, la liaison entre la recherche et l'industrie qui permet au Japon de continuer à être très présent et souvent dominant sur des domaines clés des technologies du futur comme la robotique, l'intelligence artificielle ou les composants électroniques , l'organisation de la sécurité dans les villes avec un réseau dense de commissariats de quartier en contact étroit avec la population . Oui, regardons ce qui se passe au Japon, mais certainement pas dans la direction indiquée par Eric Zemmour .

Connaissez-vous Salamanque ? Thierry Moulonguet

Partir vers Salamanque depuis le Pays Basque, c'est dérouler plusieurs tranches d'histoire : San Sebastian, Vittoria , Burgos , Palencia , Valladolid , Salamanque et sa pierre dorée, qui devient ocre à l'aube et au soir. Après les Pyrénées, la plaine de Castille, puis le pont romain qui conduit au centre de la cité et la vision de ses cathédrales. Tous les chemins mènent à la Plaza Mayor, bruissant des bruits de la ville, l'une des plus belles d'Espagne. Pas très loin le palais Monterey et la trace sur des générations de la famille d'Albe. On peut y voir notamment un beau portrait de l'impératrice Eugénie. Les cathédrales, les églises, les couvents, les cloîtres et l'émerveillement devant le travail des tailleurs de pierre, de grands tableaux de Ribera ou subitement les voix d'une chorale qui enchantent les voûtes et rejoignent la lumière des vitraux. Mais Salamanque n'est pas une ville musée : elle est d'abord une ville universitaire et les étudiants espagnols ou venus d'ailleurs sont partout dans la ville. L'Université de Salamanque a été fondée en 1254 et est devenue l'un des grands centres de la pensée humaniste européenne avec un large rayonnement aux 15eme et 16eme siècle. Les bâtiments de l'université, remarquablement conservés et entretenus (heureux étudiants de Salamanque) sont dispersés dans la ville et conservent des marqueurs de l'histoire ancienne et récente de la ville. C'est ainsi que jouxtant l'une des entrées, on y trouve la maison de Miguel de Unamuno qui en fut le recteur. Ses dernières années sont extraordinairement bien racontées dans le film récent « La lettre à Franco », qui revient sur son dernier discours défendant l'unité de l'Espagne et la liberté de pensée devant un parterre de dignitaires franquistes et l'épouse de Franco . Il sera à la suite de cet épisode démis de ses fonctions et mourra deux mois après. Au-delà de cette conclusion, ce film montre toute la complexité de cette époque terrible de la guerre civile au travers des hésitations de Miguel de Unamuno avant qu'il affirme ses valeurs essentielles dans son dernier discours. Il aura ainsi été fidèle jusqu'au bout aux grandes leçons de l'université de Salamanque dont il sera pour toujours une figure marquante. Sait-on aussi que cette université fut aux avant-postes de la lutte pour la reconnaissance pleine et entière de la dignité des peuples d'Amérique Latine à l'époque de la colonisation ?

Au retour, arrêt à Burgos pour voir la cathédrale au gothique flamboyant. Elle témoigne du meilleur de l'esprit européen tant elle y associe des influences françaises, italiennes, allemandes au génie espagnol. Les hommes de l'art du continent sont venus à Burgos pour prêter leur concours au grand œuvre. Belle leçon du passé à un moment où l'on entend surtout parler de retour des frontières, de suprématie du droit national sur le droit européen ou de repli sur soi. Oui, il faut venir

à Salamanque et Burgos, et se retremper au meilleur de l'esprit européen, ressentir au contact de ces pierres combien l'avenir est à l'ouverture plutôt qu'à la fermeture.

Empaquetage Marc Bélit



L'arc de triomphe empaqueté par Christo et Jeanne-Claude (post mortem) en octobre 2021, photo paul Mirat

Certains d'entre vous ont capté l'information dans le flot médiatique qui déferle sous nos yeux, d'autres l'auront manqué ou négligé, pourtant c'est de cela que j'ai envie de parler : l'emballage de l'Arc de Triomphe de l'Étoile à Paris, conçu par deux artistes d'art contemporain d'origine Bulgare : Christo, et son alter-égo sa femme Jeanne-Claude, associés depuis les années soixante. Il est enfin réalisé un an après la mort de Christo en 2020 par les assistants, ingénieurs et collaborateurs de cette

œuvre artistique qui s'est déployée aux quatre coins de la planète en des réalisations extraordinaires : mise en place d'un rideau de 18 600 mètres de nylon rouge entre les parois d'une vallée au Colorado en 1970, déploiement d'un tissu flottant de couleur rose autour des îlots de la baie de Biscaye en Floride qui vus du ciel faisaient penser aux Nymphéas de Monet, Emballage du Pont neuf (le plus vieux de Paris !) en 1985, emballage du Reichstag à Berlin en 1995 entre autres exploits.

Évacuons les réactions négatives de ceux qu'irrite l'art contemporain et tenons-nous en à la démarche originale d'artistes proches un temps du mouvement des nouveaux réalistes Français, mais portés vers ce qu'on appellera le "Land Art" ensuite, dont ils ne sont pas les seuls représentants, mais dont ils illustrent une voie originale. Soit, la création d'un événement plastique "in situ" et pour une durée éphémère qui ne se reproduira plus jamais mais dont les dessins, esquisses, photos garderont la mémoire et dont la vente financera le projet. C'est ainsi qu'ils ont procédé toute leur vie. Autant dire que cela ne coûte rien aux deniers publics mais apporte un supplément de notoriété et de connaissance aux lieux et monuments ainsi mis en valeur.

Le plus souvent, à l'étonnement initial succède l'admiration pour la performance technique et pour cette "beauté de l'éphémère" qui dans un raccourci temporel, efface le réel, le transforme puis le rend intact à son environnement. Toutefois, on peut se demander, une fois l'étonnement passé, quel est le sens, le but dernier quelle est la dimension artistique de ces réalisations en fin de compte ?

Chaque artiste, et c'est là la merveille de la création ne cesse de décliner cette définition qu'Aristote donna un jour à l'art : "c'est ce que l'homme ajoute à la nature". De cette sorte est l'architecture, la sculpture, la peinture, la littérature, l'horticulture si l'on veut et quantité d'autres choses. Le Land-Art est comme la peinture de chevalet mais à une autre échelle, une façon de nous faire voir le paysage, parfois en y ajoutant quelque chose de décisif, d'autres fois en en extrayant une forme. Emballer le Pont neuf ou l'Arc de triomphe c'est ainsi nous les faire mieux voir, alors qu'ils sont tellement connus qu'on ne les voit plus. Les emballer, c'est les révéler, les magnifier, redonner la mesure de leur forme de la justesse de leur volume en tant qu'œuvre soudain absente du tableau qu'on a sous les yeux. Y ajouter la démesure de l'entreprise (songeons tout de même à ces exploits, à ces milliers de parasols bleus et jaunes déployés simultanément au Japon et aux USA pour lequel il a fallu obtenir l'accord de 500 propriétaires terriens et on aura une idée de ces œuvres "inutiles", "gratuites" au sens d'un art gratuit qui sont à la mesure d'une époque marchande où l'homme aura été sur la lune et dans les étoiles porter la technologie à des sommets. Et ici, tout cela, pour rien ? Pour donner à penser ? Pour la beauté du geste ? Pour la beauté de l'art ? Voilà qui surprend.

Mais est-ce le cas pour l'arc de triomphe ? Ma foi, ce monument n'est pas n'importe lequel pour les Français. On sait que Napoléon à la façon des empereurs Romains qui édifièrent les premiers arcs de Triomphe voulut le faire bâtir pour célébrer la victoire d'Austerlitz. La chute de l'Empire l'en empêcha et c'est la monarchie de Juillet désireuse de réactiver le souvenir de l'Empereur qui le dédia à la Patrie française, celle de Valmy plus que celle d'Austerlitz d'ailleurs, avec ce relief militaire sculpté par Rude qui illustre "le départ des Volontaires" en 1792. Mais ce monument reste inachevé puisqu'il lui manquera toujours le quadrigue qui devait le couronner comme celui que Napoléon a volé à Venise couronna celui du Carrousel. Ajoutons encore que la République y enterra symboliquement le Soldat inconnu et y alluma sa flamme perpétuelle à la fin de la guerre de 14/19, le 14 Juillet, jour de fête nationale. C'est donc le haut-lieu du patriotisme Français qui domine les Champs-Élysées et il n'échappera à personne que tous les vainqueurs Français comme étrangers, ont voulu défilé à ses pieds. Il n'échappera pas non plus au souvenir de chacun ce jour de saccage ou des vandales, lors d'une manifestation de "Gilets Jaunes", ont pénétré et dégradé ce monument à l'indignation générale, bien retombée depuis.

Aussi bien, ce grand voile de polypropylène bleu acier, lié par 3000 mètres de câbles qui l'empaquètent peut-il être considéré comme un signe de protection comme on en disposait avec les sacs de sable en temps de guerre sur les monuments, ou comme un voile de deuil du patriotisme Français. J'en viens à penser que l'art est bien utile parfois à raviver la mémoire des gloires comme celle des sacrilèges.

Disparu en ce début d'octobre, notre ami Jacques Magendie avait fait l'objet d'un portrait par le Président Marc Bélit en novembre 2017, il y a tout juste 4 ans.

Un bibliophile en sa tour de Babel

Marc Bélit



Qui ne connaît Jacques Magendie dans notre Académie ? Certains, les plus curieux sans doute ont déjà été faire le pèlerinage de Lescar et ont pénétré dans la maison des livres. On devrait dire la maison de livres tant les murs en paraissent bâtis et le toit soutenu sous lequel de douces hirondelles passent l'hiver en laissant leur signature émoullente sur les couvertures des magazines qui en deviennent comme des tableaux abstraits. On craint les souris et l'on s'attend à voir un chat qui accompagne toujours le philosophe dans ces gravures allemandes du XV^e siècle, mais il a déjà dû regagner les pages des "in-folio" où il se couche dans son image. Le guide de ce musée levant le nez sur ses lunettes aux verres épais conduit la visite comme un chamoniard conduit une cordée, il dit : « ici c'est le massif religieux, là le monticule politique, là une coulée romantique, là encore une avalanche de romans noirs ».

Tout semble devoir s'écrouler si la moindre secousse sismique venait à se produire. Murs de papier, murs de pensée, murailles imaginaires, tant de ces constructions ont occupé des vies entières qu'il est touchant de voir un gardien de musée ou de cimetière faire encore semblant de leur tenir compagnie, de leur faire la conversation. Il faut un visiteur pour redonner vie à ce paysage. C'est comme au musée, les tableaux s'ennuient lorsqu'on ne parle pas d'eux. Alors ce guide exceptionnel qu'est Jacques Magendie commente avec une mémoire époustouflante, tel "Incunable" discrètement posé sur une table, tel recueil de photographies du XIX^e siècle : « voyez, ici c'est Sisi et ses sœurs, là c'est ce pauvre Maximilien qui laissa sa femme folle de douleur ». La tête vous tourne bientôt. Cet homme sait tout, sa Babel de papier peut bien s'effondrer, elle est dans sa tête et il saura encore retrouver ce parchemin jauni sous la pile des livres classés par genre et de manière alphabétique ce qui laisse pantois. Du reste il est d'une intransigeance totale lorsqu'il s'agit de replacer un M sur la pile des M alors qu'il s'était égaré sur la coulée des L. Berger sans chien de montagne, faisant obéir son troupeau rassemblé, on entend néanmoins bêler tel ou tel des auteurs écrasé sous la gloire des autres et on imagine Jacques, la lanterne à la main, desserrant une pile, redonnant de l'air, époussetant une couverture que la poussière des ans a recouverte, bref soignant ses livres comme son jardinier ses tomates et ses salades. Car le plus drôle ou le plus touchant est ce potager qui jouxte la maison des livres comme en ces abbayes où l'on voit les bons moines qu'on croyait occupés à « prier Dieu » cultiver la terre des jardins en même temps que l'esprit car ils savaient de toute science étymologique sue, que culture vient de « colère » ce qui veut dire en bon latin bien entendu, cultiver. Alors, on se dit avec Voltaire, en voilà un qui aura su, sa vie durant, cultiver son jardin !

Après le dernier tango Marie Luce Casamayou

Il ne faut pas croire que dans un petit village du fond du Béarn, derrière les maïs, et au bout de chemins qui n'ont pas de noms, on soit à l'écart de la vie et du monde. Dans ces années-là, marquées par la libération des mœurs et de la parole, même au fond de ces campagnes, il est un sujet qui faisait beaucoup parler. A la maison, être entrée dans le monde des « femmes mariées », me donnait le privilège d'entendre des conversations qui étaient évitées devant les oies blanches.

Et la société suivait aussi son évolution. Il y a eu Le Dernier Tango à Paris, « qu'il ne fallait pas rater ». On sait aujourd'hui que ce film et la façon dont certaines scènes ont été tournées, ont ruiné la vie de la jeune actrice.

A cette époque je vivais en Tunisie où mon mari effectuait son service militaire comme professeur dans un lycée, c'est lors de nos retours, en été, que nous apprenions les « progrès » du cinéma. Les salles de Biarritz ne désemplissaient pas : cette « création » était interdite en Espagne. Nous, nous ne voulions pas être en reste, et à chaque retour il y avait un nouveau film « à ne pas manquer ».

Quand j'entends que des adolescents ont accès à ces contenus, je ne peux pas m'empêcher de penser que, informée de ces « pratiques » à leur âge, je me serai jetée avec force, foi, et fidélité dans le chœur d'un couvent afin d'échapper à toute sexualité !

A cette époque dans les familles, quelques « secrets » se murmuraient. Ainsi la grand-mère bigourdane de mon amie Anne avoua à sa petite fille, que, à peine entrée dans le lit de nocces, elle se leva d'un bond en criant : « moun diou ! et quey aqeste instroument ? » (Mon Dieu ! et qu'est ce que c'est que cet instrument ?). Ma mère, de son côté, s'amusait à nous étonner : elle était aussi pure la veille de son mariage que le lendemain : quand ils ont rejoint la chambre des mariés, les gens criaient de tous côtés, sortaient avec tout ce qui leur tombait sous la main. Ils ont donc couru dehors dans les premières lueurs de l'aube, que se passait-il donc ? C'était le jour de l'incroyable invasion des criquets du mois d'août 1947. Mes parents ont donc passé la première nuit de leur lune de miel à taper sur les casseroles, les poêles, les couvercles, les louches et les écumoirs. Toute l'artillerie de la cuisine était destinée à faire fuir les envahisseurs, et c'était peine perdue. Les vagues de criquets se succédaient, elles effrayaient même les poules qui auraient dû s'en régaler.

Dans les années 1970, nous n'en étions plus là. Les enfants devenus adultes et mariés(!) donnaient aux parents encore jeunes et curieux des envies de voir et de savoir ce que les nouveaux films révélaient en matière d'érotisme. C'est ainsi que ma sage, espiègle et innocente mère, tout en pliant sa mantille à la sortie de la grand-messe du dimanche, aborda ce sujet avec Jeanne, la jolie et espiègle aussi, maman de l'actuel maire de notre village (celui dont on parle tant). Elles tombèrent d'accord sur un point : après tout, pourquoi elles n'iraient pas voir le dernier film qui était proposé sur les écrans palois, il s'agissait de l'Essayeuse ! (Plus tard les tribunaux décidèrent que ce film allait « trop loin ». Les bobines furent condamnées à être brûlées, mais à ce moment-là, personne ne savait rien sur ce film à part sa catégorie). En tout cas leur curiosité serait certainement satisfaite. De retour à la maison, mon père annonça qu'il ne l'accompagnerait pas, pas plus que le mari de Jeanne.

Elles partirent donc en riant avec leurs fils, mon frère et Jacques.

Revenue de cette expédition culturelle, maman abrégua son récit. Les deux respectables dames de la campagne très chrétienne, étaient restées éberluées et muettes devant les premières images : prise en contre-plongée, une sorte de poutre toute de chair allait et venait de droite à gauche au-dessus de leurs têtes. Elles ne purent articuler que des « Mais ?! Mais ?! » incrédules. Puis elles furent bien obligées de comprendre l'horreur, quelques « Moun Diou ! » leur échappèrent, exprimés trop fort pour leurs fils qui espéraient de la discrétion. Il fallut donc se taire, et, en se cachant un peu derrière le mouchoir, supporter tout jusqu'à la fin. Maman insista sur le fait que, à la sortie, elle avait jeté un regard accusateur sur les hommes seuls qui se levaient de leur siège. « Maman, tu y étais aussi ! », « Pour ça oui ! quelle honte ! »

La honte se transforma bien vite en une complicité alimentée de fous-rires. Elles n'iraient plus jamais voir des « choses pareilles », mais elles ne mourraient pas idiotes.

PUBLICATIONS

Georges Saint- Clair Jacques Le Gall

Jacques Le Gall nous interpelle dans un ouvrage qu'il vient de consacrer au poète.

Avez-vous lu Saint-Clair ?

Né le 30 septembre 1921 à Pontacq, Jean Bégarie, outre qu'il fut un sportif surdoué (vitesse, longueur, rugby) est, à ce jour, le dernier grand poète à avoir siégé sur les bancs de l'Académie de Béarn.

Ordonné prêtre le 29 juin 1949 à Bayonne, il fut certes relégué dans des cures parmi les plus obscures (Licgarier-Gomer, Lys) et, pendant plus de trente ans, encaimé dans la salle d'étude d'un collège béarnais (Saint-Joseph à Nay). Mais l'humour, de candides bravoures et une foi chevillée au corps aidant, Jean Bégarie fut de ces « Invaincus » dont Faulkner a dit qu'ils « endurèrent ». C'est en 1953, à trente-deux ans, qu'il devint le poète Georges Saint-Clair (un pseudonyme adopté en hommage au Sétois Paul Valéry), quand lui vint, « dans un souffle », le vers suivant :

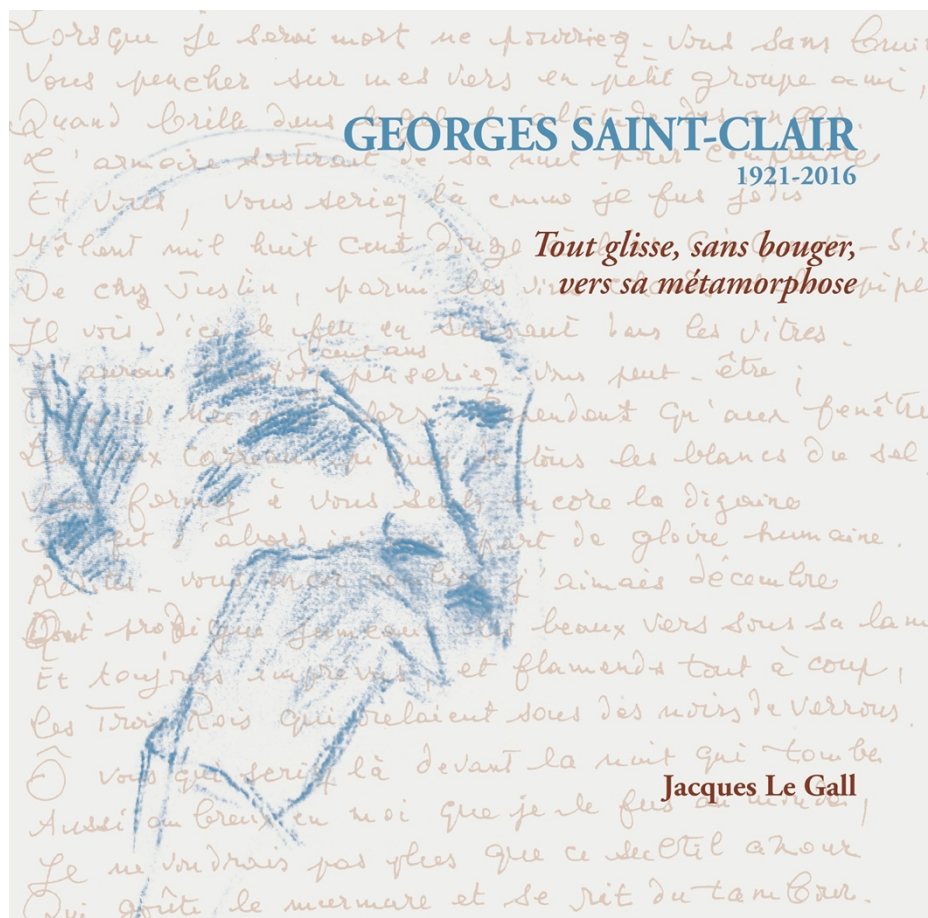
Il y a mille ans de neige sur les toits...

De Georges Saint-Clair (il obtint en 1993 le Grand prix de poésie de l'Académie française), Jean Dutourd a écrit qu'il était « le poète le plus méconnu aujourd'hui », l'« un des plus forts, des plus délicieux que nous ayons eus depuis Toulet et Apollinaire ». Sa musique ? Aussi pure que la leur. Son univers ? Personnel mais partageable, terrestre et chrétien, aussi attentif à l'esprit d'enfance qu'à celui des natures les plus fines, tissu de souvenirs et de sensations en même temps qu'aimanté par le champ de force d'une vaste, très vaste bibliothèque. Une poésie dégagée de tout théoricisme, instruite des mouvements du cœur humain mais ne cherchant jamais à croiser les « voies tumultueuses, à contestation et querelles ». Faite, en somme, pour le plaisir et, non moins, pour les besoins de la conscience :

Dans les ateliers de Castille, on façonnait les pots à la conscience ; à Crémone, pour se protéger dans le plein de son travail, le luthier disposait d'une pièce de bois finement sculptée et modelée qui s'appelait *une conscience*. Ainsi, dans la vieille Europe d'Alors, de Tolède à Crémone, partout *une conscience* : ici qui donne son évasure au grès ; là qui se penche sur le ruban des contre-éclisses.

À la mort de l'abbé, la famille Bégarie – et je la remercie chaleureusement – m'a confié l'ensemble des documents de travail du poète, ceux du moins qui avaient pu être sauvés : des premiers jets souvent fort raturés, des manuscrits autographes plus élaborés, des livres truffés d'annotations et d'articles découpés dans des journaux ou des revues, des lettres et des photos, des Carnets où alternent notes de lecture de l'érudit et notes préparatoires aux sermons de l'abbé, des Agendas embroussaillés de considérations quotidiennes mais fleuris de citations et de réflexions cerclées de couleurs vives... Après inventaire, ces documents seront donnés à la Bibliothèque patrimoniale de Pau en vue de constituer un fonds Georges Saint-Clair qui trouvera sa place à côté des fonds Jammes et Toulet, tous deux fort riches.

Au préalable, il y avait une promesse à tenir et un devoir à accomplir : « élargir la résonance » de l'œuvre, en « propager le mérite ». C'est le but de l'anthologie, illustrée et commentée parue le jour même de son centième anniversaire, ce 30 septembre 2021 :



Jacques Le Gall

En référence aux 63 cases du Jeu de l'Oie de l'enfance, 63 poèmes ont été retenus sur un peu plus de trois cents conservés. À la suite de ces poèmes, figurent huit chroniques en prose, dont l'une donna lieu à une mémorable lecture de l'Académicien béarnais (s'il n'est jamais parvenu à achever le roman qu'il intitula *Caillebar* ou *Le Dénombrement de Bethléem*, Saint-Clair excellait dans ce genre qui requiert la concision et autorise la fantaisie). Enfin, sont proposés les manuscrits de cinq poèmes inédits.

La couverture du livre et le livre tout entier portent en filigrane le texte manuscrit d'un poème intitulé « La veillée de décembre ». Testamentaire, ce poème formule un vœu. Un vœu que l'Académie de Béarn saura respecter :

Lorsque je serai mort, ne pourriez-vous sans bruit
Vous pencher sur mes vers en petit groupe ami,
Quand brille dans le gel l'altitude des anges.

[...]

Ô vous qui serez là devant la nuit qui monte
Aussi ombreux en moi que je le fus au monde,
Je ne voudrais pas plus que ce subtil amour
Qui goûte le murmure et se rit du tambour.

Édité à compte d'auteur, le livre (25 euros) peut être commandé à : Jacques
Le Gall, 9 place Gramont, 64000 Pau
jacques.legall86@orange.fr 06 77 61 66 55

Adieu la belle Marguerite (Cairn)

Marcel Amont

Sollicité par l'éditeur Cairn, voici que notre confrère Marcel Amont a décidé de franchir le pas et de nous donner un premier roman dont il gardait le secret depuis de longues années et qu'il a remis sur l'établi pour lui donner forme et vie.

Mais comment fait-il ce diable d'homme pour nous sortir un roman aussi sautillant à 93 ans ! Un roman aussi gai, aussi émotionnellement juste, en nous racontant la vie de bergers cultivateurs en vallée d'Aspe, puis les débuts de l'aviation et pendant la guerre de 39/45, l'aventure des aviateurs qui avaient appris à voler sur les premiers terrains de fortune après les Blériot, Wilbur Wright et Guynemer et qui se retrouvent héros de la guerre dans le ciel de la Sarre à côté des avions anglais contre les Messerschmitts allemands qui les abattent avant de pouvoir prendre leur revanche. Comment s'y prend-il pour nous raconter les amours d'un jeune « bâtard » de la campagne pyrénéenne capable de faire fondre d'amour une fille de châtelain comme dans un conte d'enfance et de nous rendre crédibles ce genre choses au point qu'on en vient à désirer une fin heureuse , un « Happy End » qui ne manquera pas.

Comment s'y prend-il pour mener tout cela d'un train d'enfer avec une science du récit qu'on ne trouve que dans les romans de cape et d'épée ou dans les romans Américains. La réponse est simple comme bonjour. Ce natif de la vallée d'Aspe qui ne s'est jamais consolé d'avoir dû s'éloigner de ses montagnes et de ces gens aux noms si béarnais, qui s'appelaient Casamayou ou Belloc qui veut dire, beau lieu, celui qui fit de Bordeaux sa ville de préférence où se forgea son caractère et son talent et qu'il connaît comme sa poche, qui a tous les atouts pour nous faire croire à son histoire. Et de plus il nous fait croire à la Sarre allemande, à l'Angleterre et à l'Écosse résistante comme si nous y étions.

Je vais vous dire, mon impression, c'est que c'est un homme de talent, qui a la légèreté profonde et le don de charmer et d'émouvoir. On le savait chanteur et conteur, Il lui manquait d'écrire un roman, voilà, c'est désormais chose faite ! Lisez-le, il y a de fortes chances qu'il vous « enchante ».